Retours sur la « discorde » entre sunnites et chiïtes

Returning to the "discord" between Sunnis and Shiites

Retorno sobre la "discordia" entre sunitas y chiítas

Sabrina Mervin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/38955>

DOI : 10.4000/assr.38955

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 109-117

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Sabrina Mervin, « Retours sur la « discorde » entre sunnites et chiïtes », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 11 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/38955> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.38955>

Sabrina Mervin

Retours sur la « discorde » entre sunnites et chiites

À propos de :

LOUËR Laurence, *Sunnites et chiites. Histoire politique d'une discorde*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, 344 p.

LUIZARD Pierre-Jean, *Chiites et sunnites. La grande discorde (en 100 questions)*, Paris, Tallandier, 2017, 383 p.

Depuis quelques années, certains médias parlent des conflits qui mettent le Proche et le Moyen-Orient à feu et à sang comme de la résurgence d'une « guerre millénaire » qui déchirerait l'Islam depuis ses origines. C'est une manière d'exposer, d'expliquer ou de traduire au public des faits impliquant ce que l'on présente comme deux « camps » qui divisent les musulmans, l'un sunnite, l'autre chiite. Analystes et autres experts des plateaux de télévision font la géopolitique de ces conflits en maniant ces catégories comme si elles n'avaient pas d'histoire, passant sans transition – faute de temps – des scissions et des batailles survenues après la mort du prophète Muhammad en 632 aux conflits qui se déroulent aujourd'hui.

De leur côté, les plus en vue des chercheurs français spécialisés sur cette région du monde et sur ses islamismes défendent les résultats de leurs travaux et, surtout, leurs points de vue qui divergent, particulièrement sur la place du facteur religieux dans ces conflits et sur la présence de confessionnalisme ou de confessionnalisation. Ces mots étaient, encore il y a peu, quasi tabous dans les milieux scientifiques soucieux de se garder de toute essentialisation. Bien plus, il fut longtemps suspect de prendre pour objet des minorités de l'islam durant la période contemporaine. Ce type d'études soulevait les relents d'un orientalisme suranné ou, pire, d'un colonialisme remontant à la période de formation des États modernes où la France, puissance mandataire sur la Syrie et le Liban, usait de la politique du « diviser pour mieux régner » à l'égard des minorités musulmanes. Aujourd'hui, le terme de confessionnalisme reste gênant.

Pendant ce temps des travaux étaient réalisés hors de l'Hexagone, que ce fussent des monographies, tel le livre de Fanar Haddad publié en 2011, *Sectarianism in Iraq*, ou des ouvrages collectifs réunissant des spécialistes de différents pays et disciplines pour tenter de présenter une vision à la fois précise et globale de thématiques tournant autour des relations entre sunnites et chiïtes, tels ceux édités par Meir Litvak et Ofra Bengio en 2011 (*Division and Ecumenism in Islam: The Sunna and Shi'a History*), Brigitte Maréchal et Sami Zemni en 2013 (*The Dynamics of Sunni-Shia relationships*), ou Nader Hashemi et Danny Poster en 2017 (*Sectarianization: Mapping the New Politics of the Middle East*), pour ne citer que ceux-là.

Dans le champ scientifique français, frileux et parcouru de dissensions sur ces questions, aucune entreprise de réflexion collective n'a été menée pour occire une fois pour toutes l'idée absurde d'une guerre millénaire et pour déconstruire en finesse celle d'un processus de confessionnalisation sans nier pour autant la présence de faits religieux dans les conflits en cours.

Or, la demande est forte de la part des médias, des pouvoirs publics et de la société de comprendre les conflits actuels du Moyen-Orient qui se prolongent dans les diasporas, notamment en Europe, et qui prennent par ailleurs, jusqu'en Inde, des formes particulières, et ce depuis plus longtemps. Les chercheurs sont incités à décrire des situations complexes en les mettant à la portée du lecteur non spécialiste avide de comprendre. On attend d'eux qu'ils pensent la complexité, relient des éléments disparates (politiques, religieux, sociaux, économiques) qui sont tissés ensemble et forment ainsi un tout semblant inextricable, sur une large échelle. Deux ouvrages parus quasi simultanément se sont attelés à la tâche et il faut saluer le courage de leurs auteurs de s'être risqués à cet exercice périlleux. Parallèlement aux contenus qu'ils présentent, ils touchent des questions cruciales : comment répondre à la demande sociale, dans une urgence qui n'est pas le temps de la recherche ? Quel est l'impact de cette demande sur le travail des chercheurs ? Qu'est-ce qu'une bonne vulgarisation du savoir ? En effet, si le terme est souvent dépréciatif et si nos institutions lui préfèrent celui de valorisation, il s'agit bien de vulgariser, au sens propre : adapter des connaissances scientifiques afin de les rendre compréhensibles aux non-spécialistes.

La mise en perspective de ces deux ouvrages s'impose non seulement par le sujet traité et la date de publication, mais aussi jusque dans la similarité des titres : *Sunnites et chiïtes. Histoire politique d'une discorde* ; *Chiïtes et sunnites. La grande discorde*. Si l'on comprend aisément pourquoi Laurence Louër fait passer les sunnites avant les chiïtes, commençant ainsi par la branche majoritaire et la plus connue de l'islam, on peut juste supposer que Pierre-Jean Luizard met les chiïtes en avant car il a beaucoup traité de ces acteurs dans ses travaux sur l'Irak. Puis vient le mot discorde, traduisant *fitna* en arabe, déjà repris par Gilles Kepel dans *Fitna, guerre au cœur de l'islam* (2004) ; repris, car il rappelle surtout un ouvrage de référence de Hichem Djait, *La grande discorde* (1989). Celui-ci retraçait en détail les quelques années de querelles de pouvoir et de guerres qui succédèrent à la mort du prophète

et à la crise déclenchée par le problème de sa succession. Au cœur des faits se trouvait cette « Fitna-Discorde », analysée à travers le prisme des rapports entre religieux et politique, qui fut une étape décisive dans la formation et la fragmentation de l'islam. Il est curieux de constater que ni l'un ni l'autre des ouvrages ici présentés ne s'appuient sur ce travail fondateur, absent des bibliographies. Celle de Laurence Louër s'étale sur une douzaine de pages et quelques notes infrapaginales éparses étayent ses propos sur des références ; Pierre-Jean Luizard présente trois pages de bibliographie, sans ajouter de notes dans le texte. Les deux livres comportent une chronologie, toujours utile. Pierre-Jean Luizard propose aussi un glossaire et une courte liste de personnages qu'il estime « principaux ». Au lieu d'un glossaire, Laurence Louër, pour guider le lecteur, fait le pari d'éviter les termes techniques en arabe qu'elle traduit ou explique simplement, au fil du texte. La plupart du temps fort réussi, cet effort rend la lecture fluide et aisée, malgré la complexité des faits et des concepts. On lui pardonnera certaines simplifications en pensant aux non-initiés. Ainsi, l'auteure utilise le terme *exégèse* là où le spécialiste devine qu'il s'agit de l'*ijtihad*, souvent rendu par interprétation. En fait, il s'agit d'un exercice intellectuel pratiqué par les *oulémas* qui, en s'appuyant sur les sources scripturaires de l'islam, manient la logique ainsi qu'un ensemble de techniques et de concepts opératoires pour induire les normes du droit islamique. Interprétation est donc faible ; *exégèse* prête à confusion dans la mesure où le terme renvoie à l'*exégèse* du Coran, science religieuse bien définie en islam. Toutefois, il fonctionne, il donne une idée, même imprécise. On mesure dans cet exemple toute la difficulté de s'adresser à un large public sans l'assommer de notions qui lui sont somme toute peu utiles. Une autre difficulté est de jongler avec les anachronismes. Pierre-Jean Luizard s'y essaie lorsqu'il désigne les *Bânû Hâchim*, le clan du prophète Muhammad, comme « les futurs hachémites » (p. 21), ou bien parle d'Irakiens lorsqu'il s'agit du *ix^e* siècle (p. 47).

La grande différence, d'emblée perceptible, entre les deux ouvrages est leur construction. Tous deux partent de cette discorde fondatrice en retraçant les principales étapes des tensions et des rivalités entre sunnites et chiites ainsi que leurs tentatives de rapprochement qui tournèrent court. Et ce, afin d'éclairer, puis d'analyser, les situations contemporaines, sur différents terrains de conflit. Toutefois, ils sont fabriqués de manières distinctes. Véritable ouvrage de synthèse, solidement charpenté, le livre de Laurence Louër se divise en onze chapitres et deux parties : « Entre politique et religieux », qui envisage une histoire sur la durée, et « Gérer la différence confessionnelle », qui se focalise sur la période contemporaine et des études de quelques cas, par pays. Le livre de Pierre-Jean Luizard, pour s'inscrire dans une collection de son éditeur, pose et répond à cent questions qui se répartissent en dix parties : elles limitent l'effet de fractionnement et donnent une structure à l'ensemble. Foisonnant de faits et de détails, l'ouvrage peut être lu *in extenso* ou bien consulté par question, ce qui ne manque pas de conduire l'auteur à des redondances ou à des redites. Certaines questions paraissent pertinentes, on imagine que le lecteur peut se les

poser; d'autres, plus artificielles, sont plutôt des sous-titres flanqués de points d'interrogation. Ceci ajouté à quelques détails de forme laisse l'impression d'un ouvrage écrit dans la rapidité – l'urgence évoquée plus haut de livrer un produit attendu sur un sujet brûlant d'actualité en est sans doute la raison. L'édition du livre de Laurence Louër est à l'inverse achevée avec soin, ce qui accentue l'impression du lecteur d'avoir fait le tour de la question traitée, même si les choix de l'auteure en ont éludé certains aspects.

Comme annoncé dans le sous-titre, la colonne vertébrale de l'ouvrage de Laurence Louër est une *histoire politique* de la discorde entre sunnites et chiïtes. Cette approche claire et assumée assure la cohérence de la réflexion et de la démarche visant à opérer une lecture précise de faits en vue de les déconstruire pour produire des analyses originales. Celles-ci sont servies par un sens de la formule qui permet de les saisir et de les retenir.

Le début de l'ouvrage pose la question, pour les chercheurs, d'une écriture, forcément résumée, de l'histoire des doctrines de l'islam : comment rendre compte d'une telle diversité ? Laurence Louër choisit de la problématiser par le couple califat/imamat, les deux conceptions du pouvoir politico-religieux dans le sunnisme et le chiïsme. Elle traite l'histoire des branches de l'islam, expose les doctrines de base en contextualisant leur élaboration (chap. 1). Puis sous le titre « rivalités et convergences » (chap. 2), elle présente une histoire parallèle des deux groupes, depuis le XIII^e siècle, en faisant état de leurs divergences, de leurs convergences, mais aussi des influences mutuelles et des tentatives de rapprochement, jusqu'à la fin des années 1960. Ce faisant, elle procède à la mise en perspective qui s'impose de l'histoire des trois empires musulmans, ottoman, safavide puis qajar et moghol, pour balayer les dynamiques à l'œuvre, dans l'espace et le temps.

Elle poursuit par un récit croisé de l'histoire, contemporaine, des islamismes sunnite et chiïte (chap. 3) avant de s'interroger sur l'existence d'une internationale islamiste, avec ses causes communes à défendre (notamment celle de la Palestine), ses connexions et, finalement, ses ancrages dans des contextes nationaux et locaux (chap. 4) qui finirent par prévaloir pour aboutir à une fracture confessionnelle (chap. 5). Ainsi débouche-t-on sur la seconde partie de l'ouvrage, « Gérer la différence confessionnelle » où sont traitées des études de cas : l'Irak, sur la frontière entre sunnisme et chiïsme (chap. 6) ; Bahreïn, l'héritage d'une conquête (chap. 7) ; le Pakistan, de l'État des musulmans à l'État islamique (chap. 8). Le chapitre 9 vient en écho à l'opposition exposée précédemment entre l'empire ottoman et l'empire safavide qui avait fondé une division géographique, politique et religieuse au centre des mondes musulmans. C'est aujourd'hui la rivalité entre l'Arabie saoudite sunnite (wahhabite) et l'Iran chiïte qui donne le ton. Or, l'auteure estime que le clivage entre sunnites et chiïtes n'est pas si marqué qu'on le croit et montre que les deux États, contrairement aux apparences, ont plus recours au pragmatisme qu'à l'idéologie dans la mise en place de leur politique. Elle se tourne ensuite sur le cas du Yémen et du zaydisme, « entre sunnisme et chiïsme » (chap. 10). En s'intéressant à la genèse du mouvement houthiste puis à l'éclosion de la guerre civile, elle considère

que si ce mouvement a contribué à une « rechiitisation » du zaydisme, celle-ci n'est peut-être que provisoire. Le chapitre 11 présente rapidement l'histoire du Liban depuis sa fondation comme État moderne jusqu'à la participation du Hezbollah à la guerre en Syrie, en passant par la montée en puissance des chiites qui mit le pays « à la recherche d'un nouveau pacte confessionnel ».

Au final, Laurence Louër aura énoncé, tout au long de ce livre, comment les conflits entre les deux grandes branches de l'islam se font et se défont en fonction des contextes politiques, mais aussi par l'articulation des identités chiites et sunnites à des identités non religieuses, mais sociales, ethniques, régionales, statutaires, etc. Sa conclusion propose quelques clefs d'analyse. L'une d'elle repose sur la « rivalité mimétique » entre les deux groupes, formulation reprenant un concept de René Girard. Elle s'avère particulièrement pertinente même si, dans les détails, le trait paraît parfois un peu forcé : ainsi de l'exemple du chef de Daech dont le profil se rapprocherait de celui des autorités religieuses chiites. Même si celui-ci prétend à une connaissance en sciences religieuses, il reste une autorité autoproclamée en la matière alors que dans le système chiite, pour émerger comme *marja'*, il faut être reconnu par ses pairs, d'autres grands clercs, et par différentes catégories d'acteurs.

Le couple majorité/minorité, certes classique, se révèle très opératoire ; plus, en tout cas, que l'opposition orthodoxie/hétérodoxie, utilisée dans la première partie du livre (comme dans bien d'autres publications de chercheurs). Chaque groupe, en islam, se conçoit comme orthodoxe, dit détenir la vérité, être sur la voie droite, unique, qui mène au salut. Certains acteurs sont plus nombreux que d'autres pour le clamer, ou bien détiennent des moyens plus conséquents pour convaincre. Ainsi de l'Arabie saoudite qui a réussi à faire passer le wahhabisme pour l'islam orthodoxe.

Le pragmatisme des États à l'égard des communautés minoritaires, déjà souligné dans le chapitre 9 sur l'Arabie saoudite et l'Iran, est réaffirmé dans la conclusion. Or, il ne peut masquer les blocages et autres formes d'autoritarisme : il reste bien des problèmes dans l'organisation de la minorité sunnite en Iran, notamment à Téhéran, comme dans le traitement de la minorité chiite en Arabie.

Enfin, signalons une absence, *a priori* surprenante, dans les cas étudiés par Laurence Louër : celle de la Syrie. On comprend qu'il s'agit là d'un choix, non d'un oubli, et le cas syrien est évoqué au gré des chapitres, tant sur la question des alaouites que sur la participation du Hezbollah à la guerre. Il eût été néanmoins utile de tenter de comprendre le cas syrien dans son ensemble et fécond de le comparer au cas irakien. En outre, la situation particulièrement tragique du pays induit des demandes d'éclairage de la part du public.

L'ouvrage de Pierre-Jean Luizard, multidirectionnel, se présente quasiment comme une encyclopédie de la « grande discorde » entre chiites et sunnites qui ambitionnerait d'en appréhender tous les aspects, brassant un large spectre de faits, de thématiques et de problématiques. D'où la difficulté d'en rendre compte, d'autant que l'ouvrage, sans références et doté d'une courte bibliographie, ne fournit pas les éléments sur lesquels s'adosse cette érudition tous azimuts, hormis, on le devine, l'épaisseur des propres travaux de l'auteur.

Dans une courte introduction, celui-ci part du principe que l'on observe aujourd'hui une globalisation de la *fitna* dont les origines puisent dans l'histoire politique et dans l'histoire dogmatique de l'islam. Celles-ci sont retracées, à part, dans les trois premières parties du livre : « À l'origine de la séparation » ; « Histoire d'une séparation » ; « Des dogmes divergents ». On pourrait regretter cette dissociation entre le dogme et sa contextualisation si elle n'était la résultante de la composition de l'ouvrage, distillé en cent questions.

Les parties suivantes reflètent la progression du contenu des questions : « Les tentatives de rapprochement » ; « Géographie de la discorde » ; « L'origine des nouveaux conflits (xviii^e-xx^e siècles) » ; « Des représentations négatives réciproques » ; « La globalisation du conflit » ; « La nouvelle *fitna* » ; « Les enjeux géopolitiques actuels ». Les dogmes ayant été présentés, c'est donc l'approche politique qui prime mais il est aussi question des représentations et des pratiques, qui nourrissent les divergences, ou même du rapport à l'image (l'iconoclasme sunnisme s'opposant au culte des images chiites, *cf.* question 58).

Avant de poursuivre sur les analyses des faits politiques ou politico-religieux, quelques remarques s'imposent sur la manière dont les doctrines sont traitées. Celles-ci sont souvent d'une complexité qu'il n'est pas aisé de mettre à la portée du lecteur, ce qui pose problème. Ainsi, les chercheurs ne s'accordent pas sur la catégorisation de certains groupes, comme celui des Alévis d'Anatolie. Ils sont ici considérés comme chiites, ce qui est un point de vue répandu à cause de leur attachement à 'Alî et aux imams, mais aussi critiqué. Certains concepts sont rapidement rendus. Dans le chiisme duodécimain, le *nass*, s'il renvoie en effet, pratiquement, à la désignation par l'imam de son successeur, reste, d'un point de vue dogmatique, une désignation d'origine divine (p. 70) ; le terme *usûlî*, ne vient pas des *usûl al-dîn*, les fondements de la religion ou principes du dogme (p. 83 et glossaire), mais des *usûl al-fiqh*, désignant à la fois les fondements du droit islamique et une discipline permettant la pratique de l'*ijtihâd*. Ces points de détail ne sont pas dénués d'importance. De même, dans la question 50, « Comment est né le sunnisme ? », il n'est fait état que de l'*ijmâ'*, le consensus, et non du *qiyâs*, le raisonnement analogique, et l'on ne comprend pas pourquoi, d'autant que l'*ijmâ'* aurait, selon l'auteur, conduit à un réalisme politique qui fit accepter les dynasties sunnites en place. Or, l'*ijmâ'* fut aussi adopté par les chiites comme source du droit. Concernant la théologie, l'ach'arisme aurait disparu (p. 77), ce qui n'est pas le cas, malgré la diffusion croissante du néo-hanbalisme. *Wilâyat al-faqîh* ne signifie pas la souveraineté divine, mais bien, comme il est écrit ensuite, le pouvoir du clerc le plus savant (p. 196). La réponse à la question 6 « Comment s'est forgée la martyrologie chiite ? » paraît un peu courte au regard des nombreux travaux de recherche sur le sujet. L'auteur ne mentionne pas la mise en place d'un corpus sacré, particulier au chiisme, autour de l'épopée des imams et de la bataille de Karbala, qui se décline en prose et en vers, en arabe et en d'autres langues, mais il rapporte deux légendes ; il n'évoque pas la globalisation des rituels de Muharram qui restent, en même temps, très ancrés dans les cultures locales. Présenter les différences rituelles entre sunnites et chiites est très utile

(question 53). On regrette néanmoins deux faits : d'une part, il n'est pas précisé que les écoles de droit islamique sunnite diffèrent aussi entre elles sur de nombreux points, ce qui accentue les différences entre les rituels sunnites et chiites ; d'autre part, concernant le jeûne du ramadan, les désaccords sur les dates n'émanent pas des sunnites d'un côté et des chiites de l'autre, comme il est indiqué, mais de différentes autorités religieuses au sein même des deux branches de l'islam : ainsi, des sunnites peuvent commencer le jeûne en même temps que des chiites. Le mariage de plaisir, ou temporaire, est depuis longtemps un point de discorde : les sunnites reprochent aux chiites de le légaliser et de le pratiquer. L'auteur le développe dans la question 57 où il affirme que ce mariage est contracté devant un tribunal islamique. En fait, seul l'Iran a imposé cette règle ; ailleurs, ce type de mariage ne passe pas par les tribunaux – il est, en effet, souvent tenu secret car, s'il est légal au regard du droit ja'farite, il reste mal vu par les sociétés. Il eût été utile par ailleurs de rappeler que le mariage de plaisir est aussi pratiqué par des djihadistes sunnites, depuis les années 1990 en Algérie, pour légaliser le viol et les enlèvements de femmes.

À juste titre, la question 56 sur les anathèmes réciproques rapporte surtout les griefs tels que la pratique du mariage de plaisir, que les sunnites adressent aux chiites : la majorité accuse la minorité. Toutefois, si les chiites ont dû adopter la plupart du temps une position défensive, ils ont été aussi soucieux d'affirmer leur identité, notamment par une pratique rituelle consistant à insulter les compagnons du prophète (*sabb al-sahâba*), qui les stigmatisait aux yeux des sunnites. Les chiites accusent aussi les sunnites d'avoir tué Husayn, petit-fils du prophète. Un autre reproche couramment adressé aux chiites est omis : celui de pratiquer la *taqiyya*, doctrine permettant de taire sa foi lorsque l'on est en danger, qui suscite chez les sunnites des doutes sur la fiabilité des chiites et un stéréotype selon lequel on ne sait jamais ce qu'ils pensent. Ils sont aussi accusés de vouer un culte exagéré à 'Alî, aux imams et aux descendants du prophète (*ahl al-bayt*), donc de ne pas respecter la doctrine cardinale de l'islam, l'unicité divine (*tawhîd*), ce qui est d'autant plus important que les wahhabites et autres salafistes sont les premiers à émettre ces reproches aux chiites. Il s'agit donc d'un argument doctrinal qui nourrit la discorde actuelle ; il avait toute sa place dans cette question 56.

Plus largement, si l'on peut comprendre une sorte de tropisme chiite qui parcourt l'ouvrage – c'est la spécialité de l'auteur –, on reste en demande sur le versant sunnite et, notamment, sur le salafisme, le wahhabisme ainsi que sur leur articulation ou sur le phénomène d'hybridation avec l'idéologie des Frères musulmans. Ce sont autant de sujets complexes qui auraient mérité plus de clarifications utiles au lecteur, et qui pâtissent de la fragmentation de l'ouvrage en questions.

De même, on décèle un tropisme sur l'Irak, autre spécialité de Pierre-Jean Luizard, d'autant que le Moyen-Orient arabe étant l'épicentre du conflit, l'Irak se trouve à la charnière avec l'Iran. Cela donne lieu à des passages particulièrement instructifs sur l'histoire de ce pays qui s'égrenent tout au long de l'ouvrage, notamment sur la « nouvelle *fitna* », c'est-à-dire sur la confessionnalisation

des conflits, de la guerre du Liban à partir des années 1970 à la situation actuelle, en passant par l'impact de la révolution khomeiniste en Iran, le soulèvement des chiites en 1991 en Irak et la « brouille » entre chiites et Frères musulmans (question 46). Certaines questions s'avèrent fort pertinentes, comme le rôle de l'armée dans le processus de confessionnalisation, en Syrie et en Irak. D'autres montrent comment cette confessionnalisation prend forme, comme la question 59 sur le marquage territorial des chiites à Sadr City et dans la banlieue sud de Beyrouth. D'autres encore offrent des perspectives originales, comme l'hypothèse d'une opposition entre chiites sédentaires et sunnites nomades (question 42) qu'il serait judicieux de questionner sur des terrains non arabes. Cependant, tout comme le wahhabisme est relativement peu traité, le rôle de l'Arabie saoudite comme acteur central de la *fitna* reste peu développé, et il faut attendre la dernière partie, sur les enjeux géopolitiques actuels, pour voir apparaître une question sur la rivalité entre l'Arabie saoudite et l'Iran.

Enfin, le jeu des grandes puissances dans la globalisation du conflit est lui aussi disséqué (question 65) puis décliné dans la dernière partie de l'ouvrage sur les enjeux actuels. Pierre-Jean Luizard y regrette que ce conflit entre sunnites et chiites n'ait pas été pensé en tant que tel par les grandes puissances qui négligent ainsi une cause de la faillite de certains États arabes. Or, on peut envisager le conflit entre sunnites et chiites différemment : plus que sur le confessionnalisme lui-même, insister sur la manière dont il a été d'abord mis sous silence après la formation des États modernes, sous couvert du nationalisme arabe, et ensuite instrumentalisé par les dirigeants et autres acteurs, alimentant ainsi le chaos.

Les deux ouvrages présentés proposent ainsi des analyses distinctes : celui de Pierre-Jean Luizard corrobore la thèse de la confessionnalisation, tout en montrant sa complexité, dans le contexte de la faillite de l'État en Irak, en Syrie et au Yémen, alors que celui de Laurence Louër tente de déconstruire la thèse de la confessionnalisation en soulignant les politiques pragmatiques des acteurs, notamment l'Iran et l'Arabie saoudite. Chacun à sa manière, ils répondent à une demande d'outils de compréhension des conflits du Moyen-Orient actuel et, en conséquence, ne peuvent véritablement embrasser cette « discorde » dans l'ensemble des mondes musulmans. Si le Pakistan fait l'objet d'un chapitre à part entière dans l'ouvrage de Laurence Louër, il est à peine abordé par Pierre-Jean Luizard. Quant à l'Inde, appelée, selon les prévisions démographiques, à devenir le pays musulman le plus important, et qui compte déjà environ 177 millions de musulmans dont 16 à 24 millions de chiites, elle n'est traitée qu'à travers le cas de la ville de Lucknow, le plus connu parce que le plus étudié. Bien d'autres terrains, situations et dynamiques pourraient être analysés mais la tâche dépasserait les capacités d'un seul chercheur.

Pour qui s'intéresse aux sciences sociales du religieux, c'est, une fois de plus, l'articulation du politique et du religieux qui est en jeu dans ces deux ouvrages. De ce point de vue, la manière dont le politique instrumentalise (ou pas) le religieux, notamment à des fins de mobilisation des partisans ou des combattants, aurait mérité des analyses plus développées. Il en va de même de

l'écriture de l'histoire, qui a participé à creuser les divergences entre les branches de l'islam : reconstruire le passé, imaginer une société idéale pour mieux se projeter, poser des modèles de figures sacrées pour s'y identifier constituent autant d'opérations réalisées au sein de chaque groupe, et en confrontation avec l'autre. C'est sur ces histoires concurrentes que les discours politiques s'adossent.

Le fait d'avoir à répondre à une demande de compréhension de la « discordie » implique de se concentrer sur une démonstration ; les deux auteurs le font chacun à sa manière. Il serait aujourd'hui fécond de renverser cette approche pour approfondir les points demeurés communs aux deux branches de l'islam, particulièrement certains concepts que chacune décline de manière particulière. De même faudrait-il revenir sur les processus de construction identitaires pour déceler les porosités, les fluidités et les syncrétismes entre les groupes. Ce serait ouvrir des pistes de recherche qui permettraient d'enrichir et de nourrir cette réflexion, en faisant bouger les cadres et les catégories.

Sabrina MERVIN
CéSor (EHESS-CNRS)
 sabrina.mervin@ehess.fr